

**ALIENATION, CRISE MENTALE ET PSYCHIATRIE DANS
FRAGMENTS D'AYI KWEI ARMAH
KONE KLOHINLWELE**

Assistant au Département d'Anglais
Université de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

RESUME

L'aliénation qui affecte la conscience du colonisé en raison de la négation de son être intime et de l'héritage culturel de son peuple conduit inévitablement à une crise mentale de ceux qui, ayant perçu son mécanisme de fonctionnement, se rebellent contre ses causes et ses manifestations. La psychiatrie qui s'attaque aux effets sans apporter de réponse aux causes de cette crise ne peut que révéler ses limites à moins d'être débarrassée de sa matrice idéologique.

Mots clés : Aliénation, Néocolonisation, Idéologie, Esclavage, Mentalité de cargo, Culte du cargo, Dépendance, Crise, Folie, Psychiatrie, Adaptation.

ABSTRACT

Alienation that affects the minds of the colonised people by its denial of their intimate beings and their cultural heritage often leads to mental crises of those who, having discovered its mechanism of functioning, have rebelled against its causes and manifestations. Psychiatry which is presented as its cure and which addresses the effects and ignores the causes of these crises is doomed to fail unless it is rid of its ideological matrix.

Key words : Alienation, Neo-colonialism, Ideology, Slavery, Cargo mentality, cargo cult, Dependence, Mental crisis, Madness, Psychiatry, Adaptation.

INTRODUCTION

La question de l'aliénation et de la crise mentale qui est l'une de ses possibles conséquences est une question importante pour nos pays qui aspirent à la liberté totale et au développement après des siècles d'influence étrangère. C'est pourquoi l'écrivain ghanéen Ayi Kwei Armah en a fait le thème central de sa carrière littéraire. Avec *Fragments* la deuxième œuvre de sa fructueuse carrière, l'on atteint des hauteurs

inégalées quant aux effets de cette arme au service du dominateur étranger avec le sort pathétique réservé à l'intellectuel conscient et clairvoyant. L'originalité ici consistera à analyser les manifestations et conséquences spécifiques de cette aliénation sur la population africaine et notamment les intellectuels et surtout à s'interroger sur l'efficacité des moyens généralement proposés pour se guérir des effets de ce mal. Tout projet de domination suppose une volonté d'aliénation qui se fait aux dépens du dominé. Ici la psychiatrie, instrument au service du monde du dominateur est - elle à même d'apporter une solution au dominé aliéné ? Si non, qu'est-ce qui la disqualifie pour entreprendre un tel projet ? Si oui, quelles en sont les conditions ? Le ton de l'engagement social de l'écrivain ghanéen offre le champ idéal d'une approche résolument sociocritique et thématique pour répondre aux problèmes ci-dessus soulevés.

I- ALIENATION

Le concept d'aliénation est une notion assez complexe à aborder en raison de ses acceptions assez diverses selon les époques, les écoles et les idéologies. Si des penseurs ont insisté sur son caractère inhérent à la nature humaine et ses aspects positifs, aujourd'hui et ce depuis son analyse approfondie par Karl Marx et ses disciples, la critique porte son attention sur son caractère négatif. Cette insistance sur son caractère négatif est particulièrement justifiée pour les pays d'Afrique qui ont subi pendant des siècles les affres de l'esclavage, de la colonisation et aujourd'hui du néocolonialisme qui sont des sources diverses d'aliénation.

En guise d'état des lieux, voyons brièvement en quoi l'aliénation est vue comme inhérente à la nature humaine et, par certains aspects, positive. On sait que tout être humain naît d'autres êtres humains et développe sa personnalité par leur éducation, et ce, dans un univers naturel et social déjà donné à sa naissance. C'est donc un être toujours déterminé, conditionné par l'autre. Cette adaptation à un Surmoi familial, social, culturel est une première entrave à sa liberté, une aliénation primaire. Tout autre engagement ultérieur volontaire comme l'engagement à un parti politique, un syndicat, une église, l'amour, ... n'est qu'une aliénation supplémentaire. Mais cette aliénation complémentaire est celle que célèbrent des philosophes comme Rousseau ou Hegel car elle permet de libérer l'homme de son aliénation de naissance et de le poser

comme sujet de son destin. Ainsi les structures sociales, la morale, les systèmes religieux et politiques, en somme tous les contrats sociaux, sont l'expression de la maturité de l'homme, de son affranchissement de la nature. Tout individu ou groupe humain qui s'avère incapable d'opérer cet engagement aliénant désaliénateur est qualifié des épithètes peu glorieuses de «naturel», «primitif», «sauvage», etc. Marx lui-même montre que les systèmes institutionnels sont à la fois des entraves mais aussi des voies obligatoires de développement de la personne humaine car « le règne de la liberté ne peut fleurir qu'en se fondant sur le règne de la nécessité »¹ et ajoute que la liberté absolue n'est rien d'autre que la désintégration de tout lien social.

Mais s'arrêter à ces spéculations philosophiques sur le caractère inhérent de l'aliénation, c'est en obliterer le caractère concrètement négatif et s'obstruer toute voie pouvant mettre fin à ses effets déshumanisants. En effet, la critique de l'aliénation est particulièrement importante pour le peuple africain car celui-ci, en plus des diverses formes d'aliénation inhérentes aux autres communautés humaines (aliénations primaire et secondaire), subit d'autres types inconnus à des peuples qui n'ont pas subi ou ne subissent pas l'esclavage, la colonisation et le néocolonialisme. Ainsi, par exemple, si pour certains penseurs le travail en lui-même est une forme d'aliénation, alors à quel coefficient élever l'aliénation que subit le colonisé qui est soumis au travail forcé, ce «travail dans le travail»² comme dit A. Kourouma et dont le fruit est entièrement accaparé par un autre?

C'est au niveau culturel que se manifeste de façon éclatante l'aliénation des peuples africains. En perdant ses valeurs culturelles, l'Africain a perdu son âme et sa personnalité la plus intime. Ses valeurs authentiques sont à présent perverties ou corrompues. Ainsi, il ne subsiste plus guère dans *Fragments* qu'une mythologie aliénée. C'est le cas notamment, entre autres, du mythe de Mamy Watta. Au lieu de renouveler les mythes authentiques qui pourraient être utilisés pour la libération, l'on les pervertit pour en faire des instruments de sa propre aliénation. Ainsi la version du personnage Akossua Russel du même mythe ne fait que célébrer l'arrivée du Blanc en Afrique qui apporte la lumière où il n'y avait auparavant que des ténèbres, l'instruction là où régnait l'ignorance, le développement là où il n'y avait que misère et sous-développement ; en somme la civilisation s'est substitué à la sauvagerie grâce à l'arrivée du Blanc. Baako ne peut que trouver le

poème de ce personnage «*horrible*» et critiquer l'utilisation des mythes traditionnels comme instruments d'aliénation et de domination. «*The myths here are good*», dit-il, «*Only their use ...*»³ Faut-il s'étonner que cet art poétique auto-dénégateur trouve en l'Occident impérialiste son mécénat par l'entremise des ambassades des Etats-Unis et de la Grande Bretagne ?

Ainsi corrompues au point de célébrer la domination au lieu de sa libération, ses valeurs sont devenues méconnaissables et aboutissent aux effets inverses de leur but originel. La libation aux ancêtres, par exemple, dont le but est de rappeler les liens entre les ancêtres et les vivants, d'invoquer leur protection sur Baako avant son départ pour l'Amérique, a gardé tout son sens spirituel pour Naana, la moins aliénée aux valeurs du monde étranger de toute la famille, mais pour le reste de la famille, ce rituel ne signifie plus rien. C'est pourquoi l'oncle de Baako, Foli, qui a perdu toute foi en cette pratique traditionnelle et ne craint point la colère des ancêtres peut ruser avec la religion de son peuple : il ne verse que quelques gouttes de la liqueur à ceux-ci à qui elle est destinée et garde le reste pour lui. Naana qui a foi en ce rituel et en comprend le sens ne peut s'empêcher de craindre une colère et une vengeance des ancêtres sur son petit-fils. Pour lui épargner cette colère, elle leur verse un grand verre de cette liqueur au grand dam de l'hérétique Foli. Il connaît le rituel et récite les paroles rituelles qui l'accompagnent mais son attitude ultérieure nous montre qu'il le fait machinalement sans y croire.

Ce n'est pas tant le fait de changer de religion, d'abandonner des valeurs qui semblent sclérosées pour de nouvelles plus saines ou plus adaptées à son temps qui constitue l'aliénation. L'aliénation est cette perte de sa personnalité intime à travers la perte des valeurs qui font l'identité de son peuple. C'est la dépossession de ses idées, de sa culture, de sa religion, des institutions, des rapports sociaux, en somme de cet ensemble qui fait la personnalité d'un individu ou d'un peuple au profit, non de valeurs qu'il a de façon libre, responsable et raisonnable, créées et développées mais qui sont imposées du dehors à sa conscience.

L'Africain de Fragments est un être aliéné car il a perdu son âme, son identité et ses pratiques ne sont plus que caricatures de leur vrai sens. Il ne les a pas abandonnées totalement mais les a corrompues, vidées de leur sens et n'en a gardées que les coquilles vides. Il ne l'a pas fait de façon volontaire

mais a vécu cette dépossession comme un vol, une frustration.

L'une des manifestations de l'aliénation dans *Fragments*, est la «*fétichisation*» du matériel, de l'argent dont le «*cargo*» est la métaphore. La richesse matérielle est l'objet d'un véritable culte, «*the cargo cult*», et le peuple a développé une mentalité très agressive d'acquisition des richesses matérielles, «*a cargo mentality*», qui relègue toute autre valeur spirituelle ou morale, «*what's in the head*»⁴, au second plan. Quand tout se réduit à la quantité, au matériel, cela ne peut se faire qu'au détriment des valeurs culturelles qualitatives humaines. Le phénomène de réification participe de cette déshumanisation constante des humains qui cèdent leur caractère humain aux objets. En littérature, ce phénomène prend des illustrations inattendues. Des objets de l'espace deviennent les personnages ou les héros de certains romans comme l'on l'a vu avec le Nouveau Roman notamment en Occident. Quand ce n'est pas ce point limite, ce sont les parties du corps qui acquièrent leur autonomie. Les personnages sont réduits à leurs ventres, leurs jambes ou leurs pieds. Dans l'œuvre analysée ici, les objets définissent la personne : Eugenia, la femme de Brempong, est réduite à sa *perruque*⁵ et son mari à son costume quand dans une œuvre antérieure du même auteur⁶, le personnage Amankwa est réduit à ses dents et à son ventre pour connoter son caractère vorace.

Quand dans une société, l'homme perd son humanité et que le matériel ou son procès de production se substitue à lui en se constituant valeur sociale suprême, l'on est dans une société aliénée. En effet, quand le produit de l'activité de l'homme lui échappe totalement, frustre ses attentes, se retourne contre lui pour diriger sa vie, notre humain devient l'objet et son produit son sujet au service duquel il se met. Le cargo, fruit du travail de l'homme, est devenu une puissance et a une ascendance sur toute autre considération. Le peuple ici n'a de considération que pour ce qui a du volume. Le coefficient d'humanité d'un homme se mesure aux richesses qu'il possède et ceux qui refusent de s'enrichir par des voies peu recommandables, sont méprisés, traités mêmes de sous-hommes, de «*nobody*». Il n'est plus surprenant que Baako soit assimilé à un immense cadeau qui parle et respire, «*... a huge present [that] speaks and breathes.*»⁷ Le maître dans L'Age d'or n'est pas pour demain, comme Baako, n'a que des idées et des mots qui n'ont aucune valeur pour les gens de cette société.

Dans un tel contexte, l'on peut vendre un humain pour de l'argent comme le firent les ancêtres aux temps de la traître négrière, sacrifier un bébé au dieu argent comme sont accusées de le faire Efua et Araba. D'ailleurs, la relation entre Baako et les siens nous rappelle celle qui unit le personnage Dino à sa mère dans une œuvre de J.-P. Sartre. Pour résumer cette relation, le narrateur écrit que «*nous n'étions que mère et fils et le lien qui nous unissait était non pas l'amour mais bien l'argent.*»⁸ La cérémonie de baptême du bébé que Naana considère comme un sacrifice au dieu argent nous rappelle ce crime que commettent mère et sœur sur le fils et le frère pour pouvoir s'emparer de sa richesse dans la pièce *Le Malentendu* de Camus. Un fils ou un frère qui ne peut procurer des biens à sa famille est une honte. Pour les sages-femmes de l'hôpital Korle Bu, une vie humaine n'en vaut pas une autre et la sœur de Baako peut mourir en couche puisque son frère n'a pas le 'statut' requis pour se faire soigner dans le pavillon hospitalier réservé aux cadres supérieurs, aux hommes importants qui ont les moyens.

L'aliénation des Africains de *Fragments* consiste aussi dans cette admiration pour tout ce qui leur nie leur identité, leur être le plus profond. Brempong est fier d'avoir trois noms de «*blanc*», en l'occurrence Henry Robert Hudson, et reproche presque à Baako de ne pas en avoir. Dans les rues de ce pays africain indépendant, les pancartes publicitaires célèbrent les peaux claires et veulent faire honte à ceux qui les ont toutes noires. Une solution leur est proposée : la crème éclaircissante Ambi Extra. Cette fascination du monde dominateur est manifeste dans le poème dit «*épique*» de la même Akossua Russel où toutes les jeunes filles laissent tomber leurs jarres, saisies d'admiration devant le spectacle des cheveux blonds et des yeux bleus de l'étranger : estime religieuse et respect du Blanc, fascination pour sa religion, sa langue, ses noms. En somme, l'Africain de *Fragments* a une langue, une religion, une culture, des noms et une personnalité d'emprunt.

L'autre manifestation de cette aliénation, c'est cette sorte d'aveuglement collectif qui empêche une grande partie de cette population de réaliser l'esclavage dans lequel elle est maintenue. Un esclave qui s'ignore, rit ou se réjouit de cet état, regarde ses chaînes comme un ornement, c'est l'aliénation à son stade triomphateur grâce aux effets cumulés de plusieurs siècles de colonisation et de néocolonisation.

L'école occidentale, le commerce, la religion chrétienne et les systèmes idéologiques étrangers ont parachevé l'œuvre des militaires et les ont même souvent précédés. Ils ont donc imposé aux Africains

des modes de pensée, des désirs et des goûts, des croyances et des pratiques sociales foncièrement aliénantes car étrangères à ce peuple. Comment s'étonner dès lors que ce peuple de *Fragments* en soit arrivé à développer un sentiment d'étrangeté à ses valeurs, sa culture et ses pratiques sociales authentiques? Naana ne reconnaît plus le monde dans lequel elle vit car les nouvelles valeurs lui sont totalement étrangères, les nouveaux dieux inconnus. Elle est prête et même impatiente de quitter ce monde étrange. *I am here against the last of my veils. Take me. I am ready.*⁹ La conséquence de ces goûts étrangers, c'est la dépendance vis-à-vis de ceux qui produisent les biens matériels dont le peuple est devenu l'esclave. Partout l'on consomme à profusion des produits venus de l'étranger. Par quelque ironie, la productivité est confiée à des bureaucrates et Brempong, du «*bureau de la productivité*» achète tout à l'étranger et en tire une fierté légitime. Voiture, habits, frigidaire, cigarettes et toutes autres sortes de gadget viennent des pays d'Europe. L'on se contente dans une totale passivité, comme le peuple mélanésien qui ne fait qu'attendre le cargo qui viendra d'ailleurs, de consommer avec avidité des biens que d'autres ont pris la peine de produire, «*the great haste to consume things we have taken no care nor trouble to produce*»¹⁰ Ce «cargoisme» intransigeant qui consiste en un effort presque rituel d'attente passive se heurte à l'art comme activité créatrice libre et consciente. Cet art producteur d'œuvres rédemptrices veut opérer un retour à soi, une re-création de l'homme authentique africain.

Le fait que le peuple semble tirer satisfaction des nouvelles valeurs, qu'il semble y adhérer de plein gré ne doit pas nous leurrer. Ceci n'est qu'une réaction possible à l'aliénation. Quand un peuple, contre son gré et son propre développement interne autonome, se voit dépossédé de tout ce qui fonde son identité, ses valeurs, croyances et pratiques, l'on ne peut que parler d'aliénation. Un peuple à qui l'on impose des modes de vie et des systèmes de représentation qui violent toute sa conception du monde au point de le rendre étranger à lui-même est un peuple aliéné.

Il est d'ailleurs révélateur que la société n'évacue pas totalement ses valeurs identitaires. Elle n'a pu accepter et assumer totalement celles qui lui ont été imposées. C'est donc un peuple aux mœurs hybrides, au carrefour de deux systèmes de valeurs contradictoires. Il n'a fait entièrement sien ni l'un ni l'autre. Plus grave, il semble avoir opéré un tri dans ces deux systèmes, tri qui a consisté à n'en retenir que les aspects

négatifs. Ainsi l'on fait siennes les tares du Blanc sans lui emprunter ses qualités qui lui ont assuré sa victoire sur le peuple africain. L'on veut consommer comme le Blanc mais sans prendre la peine de produire comme lui les objets qui satisfont ce matérialisme hédoniste. De l'autre côté, le côté festif des cérémonies traditionnelles est conservé tout en oblitérant leurs sens profonds et les obligations qui les accompagnent. Ainsi les mythes célébrant l'effort et la solidarité ont été pervertis au point de ne célébrer que le parasitisme et l'égoïsme qui sacrifient la communauté à la jouissance d'un seul ou d'une seule famille. Quand au salut de type messianique qui y est postulé par cette population, il maintient le reste de la société dans une totale passivité. Cet Africain étranger à lui-même et à ses valeurs identitaires, qui a perdu son âme, son moi le plus intime, qui est écartelé entre deux normes desquelles il ne peut se défaire totalement est un client potentiel des centres de psychiatrie.

II- L'ALIENATION MENTALE

Nous avons vu que la personnalité de l'individu est déterminée en partie par la structure sociale mais tous les membres de la communauté n'ont pas la même réaction face aux forces aliénantes. Il y a deux types de réaction selon la personnalité de la victime face au nivellement des consciences, à l'action oppressante et déformante du système d'aliénation: l'identification ou assimilation et l'insurrection ou rébellion.

Il y a, en effet, ceux qui s'identifient au système aliénant, l'acceptent, s'assimilent à lui et tentent d'y trouver quelque satisfaction. Ceux-là semblent se satisfaire de leur personnalité d'emprunt et se font les promoteurs du système qui les aliène. Ils exécutent des rôles de reproduction et de perpétuation du système qui les aliène, eux et leur peuple. Mais il ne faut pas s'y tromper. Ceci n'est que l'une des formes que prend la réaction face à l'aliénation. Dans *Fragments*, les citoyens d'Accra sont à ce stade de l'aliénation. Les représentants de cette identification ferme ou convulsive avec le système sont Brempong, Fifi Williams, la mère et la sœur du héros, Akossua Russel, Asante-Smith. Ceux-là semblent avoir trouvé dans ce système l'accomplissement de leurs vies. Mais ceci n'est qu'une satisfaction illusoire qui ne va pas au-delà de la satisfaction des besoins primaires et superficiels de l'être humain.

Il y a de l'autre côté ceux qui s'insurgent contre le système d'aliénation et adoptent une attitude de distanciation, d'opposition et de critique à son égard. Il s'agit de Baako, d'Ocran, de Juana. Leur

opposition au système se manifeste par une insatisfaction douloureuse dont l'impuissance et la résignation passive sont les marques. La forme la plus aiguë de cette insurrection existentielle est la folie qui est l'incapacité à s'adapter aux normes en vigueur, le rejet de celles-ci et la réalisation de son impuissance à les remplacer par les siennes propres supposées meilleures. Le prototype du fou, c'est celui qui vit à l'écart de sa communauté, rejette ses valeurs, refuse de participer à la vie collective et organise un mode individuel de vie. En ce sens, aucune des œuvres modernistes d'Armah n'échappe à ce phénomène de la folie. On peut considérer que des personnages comme Juana, Ocran, la grand-mère de Baako sont aussi des fous car ils ne sont pas comme tout le monde. La folie ici apparaît comme une fuite devant le malaise social et existentiel crée par l'aliénation, une compensation des échecs sur le plan de la vie réelle, un moyen de se constituer un nouvel équilibre, une protection contre l'angoisse. On comprend mieux pourquoi la psychanalyse parle souvent de *«fuite dans la maladie»* ou de *«bénéfice de la maladie.»* Elle prend des visages variés. La perte de sa personnalité crée un sentiment de malaise et même d'angoisse sourde aux conséquences multiformes et inattendues. La société de Fragments est une société insatisfaite, angoissée qui se noie dans l'alcool, la drogue à l'image de Boateng et Bukari qui, au lieu d'affronter leurs problèmes, se réfugient dans l'alcool. Tout le désir de conformisme, certaines frénésies agressives et hystériques ne sont que la résultante de cette inquiétude existentielle. Pour compenser ce vide et cette insécurité existentiels, l'on y recherche frénétiquement la sécurité matérielle, les orgies de consommation qui ne sont que des gloutonneries d'angoisse.

Contre cette insécurité morale, existentielle, psychologique, l'on a recours à la sécurité matérielle. D'ailleurs, le goût de Baako et de Juana pour la campagne, la nature verdoyante et la plage, qu'est-ce donc si ce n'est la manifestation inconsciente d'une quête, un mouvement psychologique rétrograde et symbolique vers un Eden perdu, vers une enfance d'insouciance perdue, une quête de réconciliation avec soi-même et son environnement. C'est pourquoi, les héros de la seconde génération des écrivains africains dans laquelle s'inclut Armah, génération du néocolonialisme, présentent la figure de héros romantiques, angoissés, perturbés, en tout cas peu sereins. Cela dit, la folie-refuge des intellectuels clairvoyants demeure une mauvaise affaire comme le montre la psychanalyse car, en définitive, les actes symptomatiques de folie, loin de soulager le malade, le laissent avec un arrière goût d'aversion, un sentiment pénible de souffrance car il sait

la futilité de ses actes bien qu'il ne puisse leur mettre un terme.

Le thème de la folie ne pouvait être absent d'une œuvre qui se préoccupe de désaliénation. L'univers de décadence morale et spirituelle est difficilement supportable à ceux qui ont une claire conscience du mal qui gangrène la société. En somme, la folie n'est pas la conséquence de quelques esprits maléfiques comme le pensent souvent les croyances traditionnelles ni la résultante d'un surmenage à force de lire les livres comme le croient la foule et les parents de Baako. «*It was books, they say*»¹¹ justifie quelqu'un dans la foule qui plaint la déchéance mentale du héros. Elle est une fuite du réel, sa dénégation. C'est presque un refuge contre le réel. La folie de Baako est de la même nature que la cécité de Naana. Cette dernière croit que sa cécité lui a été envoyée par quelque divinité traditionnelle pour contrecarrer une folie qui serait sûrement advenue d'une vue d'horreurs insupportables et incompréhensibles à sa conscience. «*I know my blindness was sent to me to save me from the madness that would surely have come with seeing so much that was not to be understood*»¹². Sa cécité, c'est la thiorazine à laquelle le psychiatre soumet Baako aux Etats-Unis pour contrecarrer l'effet d'expansion de la conscience., «*... used to counteract the expansion effect*»¹³. Il aurait pu adopter la position à la limite de l'ascétisme d'un Rama Krishna ou du maître de *L'Age d'or n'est pas pour demain*, ou celle d'un Ocran dans l'œuvre *Fragments*, c'est-à-dire se détacher de sa communauté, vivre seul, sans femme ni enfant ni parents et surtout travailler seul.

La folie qui est généralement considérée comme une pathologie déresponsabilisante du fait que la production de ses symptômes absorbe la majeure partie de l'énergie de la victime et l'empêche de faire face aux exigences ordinaires de la vie quotidienne devient pour Armah l'expression d'une conscience aliénée certes mais éclairée. Celle-ci veut donc maintenir sa lucidité dans un monde de fous. Les fous de l'univers d'Armah sont généralement les membres les plus lucides et les plus sensibles aux problèmes sociaux dans la communauté. Ce sont des visionnaires qui ont compris le mécanisme d'aliénation et ont entrepris de le détruire. Mais l'aveuglement collectif les laisse solitaires et impuissants. Il semble qu'ici, plus l'on est fou et plus l'on se rapproche de la vérité. On peut certes déplorer que la folie soit une réaction individuelle de désespoir vouée à l'échec, une tentative désespérée d'affronter une adversité insurmontable à un moment donné. Mais il reste que l'aliénation, surtout celle qui est en vigueur dans la situation

de néocolonialisme, trouve son adversaire le plus redoutable en cette lucidité, dut-elle s'exprimer par quelque inadaptation schizophrénique. En effet, dans le contexte de *Fragments*, le désespoir n'est pas dans la folie de Baako mais dans cette foule aliénée qui ne semble même pas se rendre compte qu'elle est dans des chaînes. L'aliénation, telle l'idéologie, est affaiblie et sur le point d'être dépassée si le sujet en prend conscience. C'est pourquoi, l'espoir de la communauté repose sur ces fous que sont Baako, Ocran. Mais si la folie est la conséquence d'une cause connue, à savoir une société elle-même malade, y a-t-il espoir d'en guérir étant entendu qu'en médecine, une maladie dont les causes sont établies est plus facile à guérir ?

III- LA PSYCHIATRIE

L'Afrique néocolonisée est devenue un terrain de prédilection pour des sciences qui, il y a quelques décennies, étaient inconnues des Africains, sciences auparavant considérées comme des médecines pour Blancs, pour pays de culture individualiste : la psychologie, la psychiatrie et la psychanalyse. Ce sont des disciplines de déblocage des tensions, des angoisses, du stress.

La psychiatrie notamment est généralement présentée comme de la science, la branche de la médecine qui se préoccupe de soigner ceux qui souffrent de troubles mentaux. En tant que telle, elle est, comme la médecine, l'une des manifestations les plus éclatantes du génie humain, du progrès de l'humanité. Mais le traitement qu'Armah en fait dans *Fragments* attire l'attention sur des aspects insoupçonnés de cette science.

Nous avons déjà indiqué que l'aliénation dont la folie est l'une des résultantes n'est pas d'abord et seulement un fait psychologique. C'est d'abord la société qui est aliénée. Toute tentative de désaliénation et donc de guérison du fou qui en reste au psychologique et néglige le sociologique ne peut qu'effectuer une analyse incomplète, superficielle. La médecine montre bien que travailler sur les symptômes sans référence aux causes réelles profondes, c'est travailler en vain. Un traitement efficace nécessite de traquer le mal à sa racine. Or ici, le pont entre le psychologique et le sociologique n'est jamais franchi. Mais ceci ne révèle-t-il pas une incapacité inhérente à la psychiatrie elle-même ?

Il est utile ici de se rappeler que la folie n'a pas toujours été au centre des préoccupations de la science et le dialogue entre la raison et la folie

n'a été rompu qu'à la fin du 18^{ème} siècle. La psychiatrie, «*monologue de la raison sur la folie*»¹⁴, n'est qu'un instrument de la raison pour capturer, comprendre et réduire au silence un comportement négativiste qui a tendance à lui échapper. Dans sa volonté de tout comprendre, elle soumet la folie à ses agents qui traquent ses comportements et symptômes atypiques, ses déviations pour faire avouer au malade ce qu'il cache dans son silence. Les véritables interrogatoires auxquels les psychiatres soumettent Baako à New York et à Accra ne sont en définitive que des confessions arrachées au patient qu'il est. Il s'agit, en somme, de soumettre la folie au discours du rationalisme, de cette science instrumentale par l'interprétation qu'en fait la psychiatrie. Cette science n'a pas originellement pour but des vertus curatives. Par conséquent ceux qui sont les interlocuteurs des fous, leurs porte-parole en quelque sorte c'est-à-dire les psychiatres sont ironiquement ceux qui les trahissent le mieux. En cela réside l'ironie tragique de leur sort. Il est d'ailleurs révélateur que le terme d'aliénation mentale ait d'abord été un terme juridique avant son incorporation dans l'arsenal rhétorique de la médecine. La bourgeoisie, au moment de la promulgation de la loi du 30 juin 1838 en la matière en France, par exemple, était préoccupée de sécurité publique et surtout de protéger ses richesses. Tout ce qui constituait une menace à cet ordre et à ce règne de gros sous devait être maîtrisé, interné et mis hors d'état de nuire. Ainsi le désir de sauvegarder et d'accroître leurs patrimoines, de perpétuer son Ordre en le sécurisant passaient avant les soucis d'hygiène sociale. Il fallait protéger, selon le bon mot de l'écrivain Balzac, «*le règne de la pièce de cent sous.*»¹⁵ Si la psychiatrie en vint donc à se préoccuper de santé publique, ce ne fut certainement pas par charité mais par souci de son ordre et aussi par finesse idéologique. Il est important de ne jamais perdre de vue ce fait aux implications immenses.

C'est certainement cet aspect de sa profession que Juana n'avait pas perçu, elle qui entreprend de travailler à l'avènement d'un ordre nouveau de justice et de liberté pour son peuple avec les armes de l'opresseur, avec une science longtemps utilisée pour perpétuer un ordre d'oppression et d'aliénation. L'état de délabrement physique, somatique et spirituel de Fragments est le premier aspect de la capitale qui frappe la psychiatre quand elle arrive pour la première fois à Accra. Partout elle relève le défaitisme, l'irresponsabilité et l'égoïsme dont elle avait été témoin sous d'autres cieux colonisés, de ceux qui ont perçu le mal du système de l'aliénation mais n'entreprennent rien pour y mettre fin : ... she knew there were people here who knew of the awfulness of

the life around them, who had the power given them to do something to change all this, but who were , like people she had known at home and in her travels, only concerned with digging themselves a comfortable resting place within a bad system? People with their eyes deliberately closed against the knowledge that their own useless lives were part of the slow dissolution of their peoples, doomed to an extinction started long ago¹⁶.

C'est probablement devant cet état de délabrement physique et mental visible chez les peuples colonisés et néocolonisés que cette âme sensible a choisi d'étudier la psychiatrie afin de participer à la guérison mentale de son peuple, de donner un sens à sa vie en assumant sa part de responsabilité. Mais ici comme ailleurs, c'est un peuple défait qui semble avoir accepté son sort dans un fatalisme affligeant : The first months here had been terrible for a mind that had come prepared to find its own part in a struggle assumed to be going on. But watching and listening, moving and learning what life was about in this place, she had understood that what she had thought she would find was not here at all. None of the struggle, none of the fire of defiance; just the living defeat of whole peoples - the familiar fabric of her *life*¹⁷.

Le point d'honneur qu'on met à vouloir prospérer dans cette misère morale, spirituelle et matérielle, cette cécité volontaire, «*it was not really blindness, but a decision quite consciously made not to see, or to see but never to let any real understanding intrude*»¹⁸, l'hostilité ouverte contre ceux qui entreprennent de changer le système, entrevoient l'échec de sa mission et celle de Baako. Il est presque impossible de guérir un malade contre son gré tout comme l'on ne libère pas un peuple contre sa propre volonté.

C'est contre une telle société que Baako se rebelle et finit dans un asile d'aliénés mentaux. Son rôle à elle [Juana la psychiatre], c'est de réconcilier Baako avec sa société, de lui donner un traitement qui brisera sa résistance à la société et ses normes, de lui réapprendre à s'adapter à celle-ci. D'autres se réfugient dans «*l'alcool, la drogue, l'occultisme et bien d'autres choses étranges*» encore. Ils sont comme des poissons qui ont sauté hors de l'eau et qu'il faut y remettre comme le disent Bukari et Patience. Mais est-ce sensé de replonger un poisson qui s'est échappé d'une eau bouillante dans celle-ci si l'on n'est pas animé d'intentions malveillantes? L'on comprend l'amertume de Juana devant la futilité et même le caractère négatif de sa science : She got angry whenever she tried to find what use there was in saving people

who had found the mess she needed so often to flee from insupportable and had somehow flipped out of it after too much pain too long endured, only to give them the outer toughening they would need so they could be flipped back to get messed up some more in this town that would break any *spirit*¹⁹.

Elle réalise son impuissance à aider son ami et son propre désespoir car elle souffre des mêmes symptômes que Baako. Son incapacité à s'adapter à la vie dans son pays d'origine a consisté en fuites dans d'autres pays. Mais partout règne le même mal avec toute impossibilité d'engager un combat. Telle est l'ironie et le paradoxe qui s'attachent à ce personnage : le guérisseur malade, le désaliénateur aliéné, le psychiatre fou lui-même. «*How could she find the thing to break down his despair when she had never conquered hers ?*»²⁰ Elle ne peut que regarder impuissante son ami sombrer dans le désespoir et la démence. En fait, son action devait consister à l'aliéner davantage, à le détruire encore plus en lui faisant accepter l'inacceptable, à le ramener à la source de son mal et s'il n'est pas âme à se fermer les yeux et l'intelligence sur la réalité, il faudrait aller jusqu'à briser totalement toutes ses velléités contestataires. L'internement et les soins psychiatriques ont pour fin de le remettre en circulation sans qu'il ne constitue un danger pour l'ordre public. Il doit devenir comme les Brempong, Asante-Smith, Fifi Williams, etc., en somme, accepter son aliénation, faire sienne une morale répressive, reproduire un système immoral d'exploitation de son peuple.

Contrairement à la sociologie et la politique, la psychiatrie telle qu'analysée ici à travers son agent qu'est Juana ne propose et ne lutte contre rien. Elle est plutôt une science du statu quo. Comment ne pas dès lors la suspecter d'être du côté de l'oppression? Impuissante à proposer la moindre alternative, à suggérer une quelconque praxis révolutionnaire, il ne peut en résulter, dans le meilleur des cas, qu'une pratique réformiste, d'adaptation à la vie sociale quel que soit son état. Il faut réconcilier l'individu avec l'ordre social en vigueur, le guérir de ce qui l'empêche d'accomplir les actes de la vie quotidienne dits normaux dans une civilisation donnée.

Juana réalise sur le terrain l'idéologie de sa science. Ce n'est pas de psychiatrie que l'Afrique a besoin mais de révolution. C'est d'une cause à laquelle s'engager que les gens comme Baako, Juana ont besoin. Ce ne sont pas les individus qui ont besoin de soins mais la société elle-même qui en a grandement besoin car c'est elle qui

est malade. La folie des individus est une quête de santé dans cette société malade. Si c'est donc la société malade qui est à l'origine de la 'maladie' de l'individu, alors l'effort du psychiatre est voué à l'échec. Des efforts limités à influencer l'individu dans une société malade est une absurdité. C'est pourquoi, il faut franchir le pont entre le psychologique et le sociologique, aller de l'identification de la psychopathologie à la politicopathologie et de cette dernière à la politicothérapie dont le nom raisonnable et démystificateur est la révolution. Ceci pourrait se faire par une psychothérapie de groupe, une psychiatrie anthropologique comme le tentèrent Freud, Lacan et Jung. Si cet aspect n'est pas pris en compte, si les psychiatres n'en prennent conscience, ils se rendent complices des pires formes d'aliénation, se font les «*flics*» de luxe du néocolonialisme c'est-à-dire les idéologues et les gardiens de l'ordre de l'aliénation, du temple de la lente destruction des valeurs du peuple africain. Il ne faudra point s'étonner dès lors qu'ils livrent ceux qui se rebellent contre cet ordre, les révolutionnaires, à l'autel du néocolonialisme, les soumettent à des mesures de ségrégation après leur avoir collé le label de fous particulièrement dangereux à fusiller ou à placer dans des asiles spéciaux desquels ils ne devraient jamais sortir²¹. Il n'est pas question ici de rejeter les acquis de cette science mais de la débarrasser de sa gangue idéologique acquise depuis les premières heures de la bourgeoisie conquérante et triomphante.

CONCLUSION

S'est-il agi pour nous de dire qu'il n'y a pas de fous en Afrique ? Assurément non. D'ailleurs, il en existe ici plus qu'ailleurs et ce texte nous en fournit les raisons objectives. Il ne s'agit pas non plus de célébrer un état pathologique mais de réfléchir sur les possibilités de s'opposer à un système dominant ou oppresseur, de le combattre tout en étant en pleine possession de toutes ses facultés. Il ne s'agit pas, enfin, pour nous, de laisser des individus déséquilibrés se jeter dans la mer, se fracasser le crâne contre l'obstacle à portée de main, sauter du haut d'un immeuble ou de se jeter sous un autobus en pleine circulation. Mais la logique et le bon sens recommandent de s'attaquer à la racine du mal car quand l'on se jette d'un immeuble, il faut se demander ce que l'on fuit. Par ailleurs, il est judicieux de s'interroger sur l'idéologie du psychiatre, sur les motivations profondes de sa pratique pour éviter de confondre le révolutionnaire et le fou.

BIBLIOGRAPHIE

Fiction

- Armah (Ayi Kwei), *Fragments*, London, Heinemann, 1974.
- Armah (Ayi Kwei), *L'Age d'or n'est pas pour demain*, Paris, Présence africaine, 1976, trad. Josette et R. Mane.
- Camus (Albert), «Le malentendu» in *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Gallimard/ Pléiade, 1962.
- Kourouma (Ahmadou), *Monné, outrages et défis*, Paris, Seuil, 1990.
- Sartre (Jean-Paul), *La nausée*, Paris, Gallimard/Pléiade, 1981.

Critique, théorie et société

- Boa (L. Thiémélé R.), *Nietzsche et Cheikh Anta Diop*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Gabel (Joseph), Rousset (B.), Trinh (V. T.), *L'aliénation aujourd'hui : Actes du colloque d'Amiens (1971)*, Paris, Anthropos, 1974.
- Derrida (Jacques.), «Cogito et histoire de la folie» in *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, pp. 51-97.
- Fanon (Fanon), *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1968.
- Foucault (Michel), *Folie et déraison : histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961.
- Haar (Michel), *Introduction à la psychanalyse : Freud, Analyse critique*, Paris, Hatier, coll. Profil d'une œuvre, 1973.
- Morin (Edgar), *Introduction à une politique de l'homme*, Paris, Seuil, 1965.
- Zima (Pierre), *L'indifférence romanesque : Sartre, Moravia, Camus*, Paris, Sycomore, 1982

NOTES DE BAS DE PAGE

- 1- Gabel (J.), Brousset (B.), Trinh (V. T.), «L'Aliénation aujourd'hui» in *Actes du colloque d'Amiens (1971)*, Paris, Anthropos, 1974, p. 67.
- 2- Kourouma (A.), *Monné, outrages et défis*, Paris, Seuil, 1990, p. 131..
- 3- Armah (A. K.), *Fragments*, Heinemann AWS, 1988, p. 103.
- 4- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 190.
- 5- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 41 et 42
- 6- Armah (A. K.), *L'Age d'or n'est pas pour demain*, Paris, Présence africaine, 1976.
- 7- Armah (A. K.), *Fragments*, *Op. cit.*, p. 68.
- 8- in Zima (Pierre), *L'indifférence romanesque : Sartre, Moravia, Camus*, Paris, Sycomore, 1982, p. 214.
- 9- Armah (A.K.), *Fragments*, *Op. cit.*, p. 201.
- 10- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 199.
- 11- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 173.

- 12- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 10.
- 13- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 102.
- 14- Derrida (J.), «Cogito et histoire de la folie» in *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, pp. 51-97.
- 15- Gabel (J.), Brousset (B.), Trinh (V. T.), «L'Aliénation aujourd'hui» in *Actes du colloque d'Amiens (1971)*, Paris, Anthropos, 1974, p. 140.
- 16- Armah (A. K.), *Fragments, Op. cit.*, p. 131.
- 17- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 31.
- 18- Armah (A. K.), *Fragments, Op. cit.*, p. 25.
- 19- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 15.
- 20- Armah (A. K.), *Op. cit.*, p. 191.
- 21- Tous les révolutionnaires ont été à un moment de leur combat considérés comme des fous. Nelson Mandela fut emprisonné pendant près de trois décennies à Robben Island, là où auparavant étaient internés les fous de la région du Cap en Afrique du sud. Par ailleurs, au lendemain des événements de la Commune de Paris en 1871, il s'est trouvé des psychiatres pour suggérer de placer ces communards (Versaillais révolutionnaires) qu'ils décrivaient comme des fous dangereux dans des asiles spéciaux. La question est : se sont-ils prononcé en tant que psychiatres scientifiques ou en tant que bourgeois ? Quand des «scientifiques» comme E. Huschke, Carl Vogt, ... établissaient l'infériorité et la stupidité congénitales des Noirs et des femmes à travers des sciences comme la «craniométrie» et «l'anthropométrie», peut-on dire que ce soit vraiment la science en eux qui parlait ? in Boa (Thiémélé L.), *Nietzsche et Cheikh Anta Diop*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 159.